

- > Notons pourtant qu'à son retour à Hong Kong, début janvier 1923, il décrit les Chinois comme «le peuple le plus désolant de la terre, cruellement maltraité et mis au travail jusqu'à la mort en échange de sa modestie, sa délicatesse et sa frugalité». Puis à Colombo, transporté en pousse-pousse, il écrit : «J'avais très honte de moi de participer ainsi à un si méprisable traitement d'êtres humains, mais je n'y pouvais rien

À partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, le savant ne se contente plus de dire le Vrai

faire.» Par ailleurs, lors de sa visite du mur des Lamentations, à la fin de son voyage, il décrit ses «ternes frères ethniques [...]». Misérable vue d'un peuple avec un passé mais sans présent.» Si on interprétait ces passages comme les éléments à charge cités par Ze'ev Rosenkranz, on serait peut-être conduit à qualifier Einstein, juif et engagé dans la création de l'État d'Israël, d'antisémite, ce qu'il n'était pas.

Cette mise en perspective ne suffit cependant pas à dégager Einstein de sa responsabilité, car non seulement d'autres que lui montrent à la même époque plus d'ouverture d'esprit, mais Einstein lui-même s'engagera dans les luttes pour l'égalité entre Noirs et Blancs, et ce quelques années à peine après son voyage en Asie. Ainsi, en 1931, il soutiendra une campagne pour défendre les Scottsboro Boys, neuf adolescents d'Alabama faussement accusés de viol. Einstein verra très bien la similitude de traitement entre les Noirs aux États-Unis et les Juifs en Europe et ne pourra y être indifférent. Comment donc à la même époque Einstein pouvait-il présenter un tel contraste de pensée?

En réalité, la chose ne surprend que ceux qui voient dans la figure du scientifique un parangon de la vertu. Einstein n'a pas d'idéologie raciste, loin de là, mais il a des préjugés. Ceux d'un bourgeois occidental élitiste de la charnière des XIX^e et XX^e siècles, habitué à juger les autres peuples à l'aune de ses propres valeurs culturelles. Et qui plus est en voyage, écrivant des impressions quotidiennes dans un journal privé.

Il est certes dommage qu'il semble ainsi souscrire à l'idée d'un «caractère national»,

mais le fond de l'affaire n'est pas là. En effet, à lire ces quelques phrases, nous sommes déçus. Comme si elles devaient effacer tout le reste de son œuvre et de son engagement humaniste. Mais d'où vient notre propension à voir, dans ces figures du génie scientifique, des héros et même des saints? Pourquoi diable Einstein devrait-il être immaculé, irréprochable? Pourquoi sommes-nous déçus à chaque nouvelle révélation (et elles ne manquent pas) sur ces «génies de la science»?

LE SAVANT, NOUVELLE IMAGE D'UN IDÉAL ASCÉTIQUE

Les racines de ce réflexe culturel sont profondes: elles prennent leur origine il y a plus de trois siècles dans l'émergence de la science moderne comme champ spécifique, dont la création des académies des sciences en Europe fut une conséquence. Au XVII^e siècle, la science et l'homme de savoir se voient attribuer des caractéristiques et des fonctions qui, hier encore, appartenaient seulement à l'homme de religion: découvrir des vérités universelles, faire preuve de modération et de désintéressement vis-à-vis des vanités du monde.

Dans cette optique, c'est un contresens que de considérer la révolution scientifique des XVI^e et XVII^e siècles comme celle de l'opposition entre science et religion. S'il est exact que certains savants (dont Galilée) eurent maille à partir sur des points précis avec les autorités ecclésiastiques, la plupart des savants de l'époque étaient profondément religieux et considéraient la nouvelle rationalité comme un précieux allié de la religion, apte à la purger des superstitions et corroborer l'existence de Dieu par des méthodes indépendantes. Étudier la Nature, d'essence divine, c'était rendre intelligible le dessein de Dieu. De là toute la rhétorique de l'Univers comme horloge, au mécanisme trop parfait pour ne pas être l'œuvre d'un Grand Horloger.

À partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, le savant ne se contente plus de dire le Vrai. Il argumente de son utilité pour la société afin de concurrencer les tenants traditionnels des sphères de pouvoir et décisionnelles, et s'y placer. Dans le cas particulier de l'Académie royale des sciences de Paris (fondée en 1666 et dont le rôle s'accroîtra après sa réforme de 1699), on assiste à une légitimation réciproque entre le monde scientifique et l'État.

L'État se légitime en mettant la science (auréolée de son prestige intellectuel et de l'universalité de sa faculté de juger) au cœur de ses procédures de décision. Il table sur ses capacités à quantifier, optimiser et améliorer la production et manifeste ainsi au public sa volonté d'améliorer les conditions économiques. Cette intégration se réalise pleinement à partir de 1716 et l'enquête du régent Philippe

SUBLIME SCIENCE

« Personne n'avait mieux que lui rappelé du Ciel les Mathématiques, pour les occuper aux besoins des Hommes, et elles avoient pris entre ses mains une utilité aussi glorieuse peut-être que leur plus grande Sublimité. De plus l'Académie lui devoit une reconnaissance particulière de l'estime qu'il avoit toujours eue pour elle ; les avantages solides que le Public peut tirer de cet établissement avoient touché l'endroit le plus sensible de son ame. »

Éloge de M. de Vauban, Fontenelle, 1707

d'Orléans sur les ressources naturelles de la France, que celui-ci confie à l'Académie: d'institution soutenue par l'État, l'Académie devient une institution au cœur de l'appareil d'État.

Parallèlement, la science se légitime en mettant l'accent sur l'utilité intrinsèque de ses démarches pour l'État. Cela donne aux savants une prise pour réclamer le statut social qu'ils convoient. À travers ces évolutions se joue une mutation de l'art de gouverner: la politique ne s'affirme plus dans un rapport direct du souverain à ses sujets et à son royaume, mais dans la compétence scientifique d'une administration.

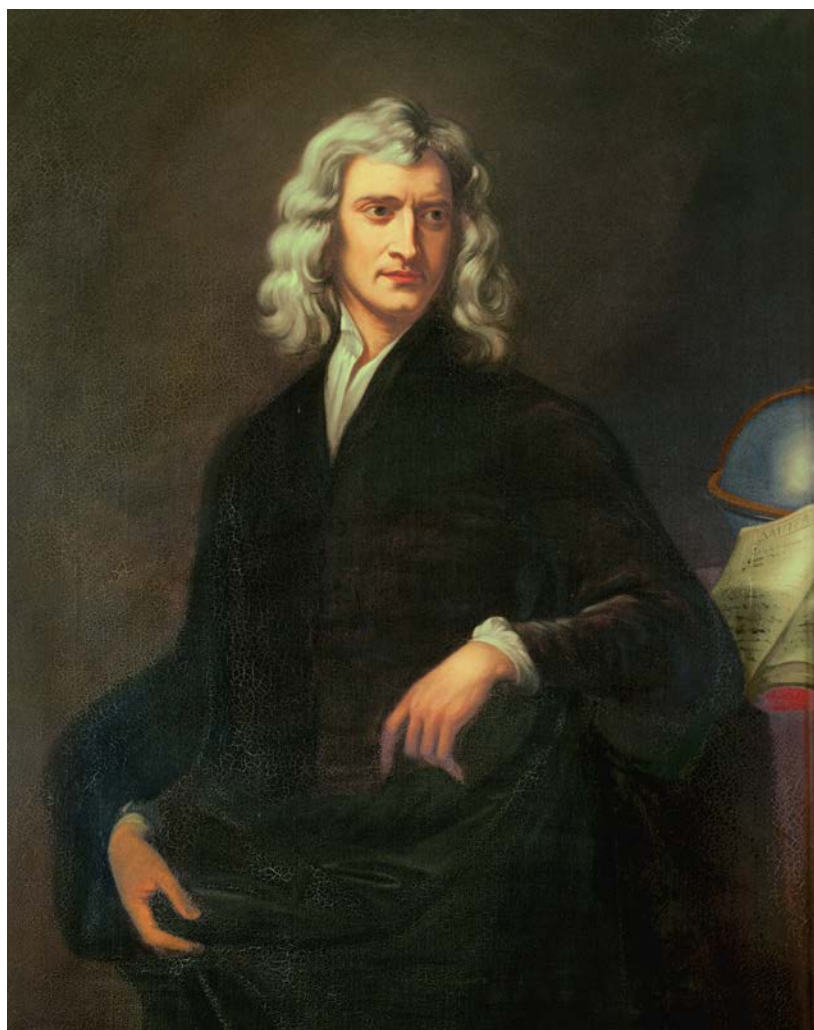
Dans ce contexte, calquer l'image du savant sur celle de l'homme de religion permet aux Académiciens de renvoyer aux aristocrates des valeurs qu'ils apprécient, et ainsi de s'en faire accepter et d'intégrer les jeux de pouvoirs. En même temps, cette image vise à promouvoir une plus grande insertion sociale des sciences et à susciter des vocations. Vocations d'autant plus légitimes qu'elles seront perçues comme issues de dispositions intellectuelles exceptionnelles d'une petite caste d'élus.

L'accession effective de savants à de hauts postes décisionnels aux XVIII^e et XIX^e siècles est cependant partielle: l'homme de science ne remplace pas totalement l'homme de religion ni le conseiller d'État. Néanmoins, le savant et la raison (ou leurs images) sont propulsés au-delà de l'histoire, dans un rôle de guide pour la société entière. Le panégyrique que le savant Bernard Le Bouyer de Fontenelle écrit en 1707 pour l'ingénieur et architecte Vauban en offre une illustration remarquable (voir l'encadré page ci-contre).

NEWTON, LA LÉGENDE DU PÈRE DE LA RAISON

L'éloge de Newton en 1727 donne une autre occasion à Fontenelle de brosse le portrait caricatural du saint génie, pur et désintéressé. Informé par John Conduitt, un proche du savant anglais, Fontenelle décrit Newton comme «né fort doux» et qui aurait «mieux aimé être inconnu que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages littéraires, que l'Esprit & la Science attirent à ceux qui s'élèvent trop.» D'ailleurs, sa modestie «s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contre elle» et «il n'agissoit jamais, d'une manière à faire soupçonner aux Observateurs les plus malins le moindre sentiment de vanité». «Il étoit simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux, tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. [...] il sçavoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun.»

Quant à se marier, Newton ne l'a pas fait «& peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais, abîmé d'abord dans des études



À sa mort, Isaac Newton (1643-1727) a été encensé à un tel point que son histoire est devenue la légende d'un saint... jusqu'à ce qu'au XIX^e siècle des historiens en brossent un portrait bien moins flatteur.

profondes et continuelles pendant la force de l'âge, occupé ensuite d'une Charge importante». Un homme trop élevé et trop occupé pour tomber dans les bassesses de la chair.

Enfin, la description de l'agonie de Newton le rapproche clairement de la figure du martyr: «Dans des accès de douleur si violents que les gouttes de sueur lui en couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience, & dès qu'il avoit quelques moments de relâche, il sourioit, & parloit avec sa gayeté ordinaire.»

Reprise entre autres par Voltaire, la légende sera colportée durant tout le XVIII^e siècle. Enterré à l'abbaye de Westminster au côté des rois, Newton sera célébré comme un demi-dieu de la science et un génie universel. Il faudra attendre Einstein pour voir un autre scientifique à ce point célébré. La légende, cependant, ne survivra pas aux faits et, dès le XIX^e siècle, un portrait bien moins flatteur apparaîtra. Si bien qu'aujourd'hui, l'éloge écrit par Fontenelle prête à sourire.

Affable, Newton? Bien peu s'en faut. S'il était occasionnellement capable de douceur, il ➤